De l'usage des ruines

La ville de Mexico et l'éthique environnementale dans la poésie de José Emilio Pacheco

Anne Garcia

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agedor/1733>

DOI : 10.4000/agedor.1733

ISSN : 2104-3353

Éditeur

Laboratoire LISAA

Référence électronique

Anne Garcia, « De l'usage des ruines », *L'Âge d'or* [En ligne], 10 | 2017, mis en ligne le 16 janvier 2019, consulté le 09 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/agedor/1733> ; DOI : 10.4000/agedor.1733

Ce document a été généré automatiquement le 9 mai 2019.

L'Âge d'or. Images dans le monde ibérique et ibéricoaméricain

De l'usage des ruines

La ville de Mexico et l'éthique environnementale dans la poésie de José Emilio Pacheco

Anne Garcia

NOTE DE L'AUTEUR

Titre emprunté à Jean-Yves Jouannais, *L'usage des ruines*, Gallimard, Paris, 2012.

- 1 Le retour constant de la ville dans les textes journalistiques et littéraires de José Emilio Pacheco est la manifestation d'une préoccupation certaine (pour ne pas dire d'une obsession) pour ce sujet. Si la ville occupe une place si importante dans son œuvre, c'est d'abord parce que Mexico est le lieu où Pacheco a passé la plus grande partie de sa vie, depuis sa naissance en 1939 jusqu'à sa mort en 2014. Pendant plus de cinq décennies, il a observé les transformations qui l'ont affecté et a transcrit dans ses textes journalistiques et littéraires le quotidien et l'extraordinaire, se faisant le chroniqueur critique de ce territoire complexe. Il faut dire également que la ville de Mexico est indéniablement liée à la vocation littéraire de l'auteur, puisque c'est en la parcourant que Pacheco a commencé à écrire, comme l'explique Elena Poniatowska :

Desde los 19 años, [...] José Emilio Pacheco empezó a caminar por las calles del centro y a escribir sobre sus rodillas en todas partes y a todas horas, en el camión Roma-Mérida, en el Zócalo por Tacuba, en el Colonia del Valle-Coyoacán, en cualquier libreta, en hojitas escondidas en el interior de un libro [...] frente a las calles de la colonia Roma que iban pasando por la ventanilla.¹

- 2 Dans le domaine de la poésie, qui est celui qui nous intéressera ici, le désir de monstration prend parfois une tournure de démonstration et la volonté de dire les dysfonctionnements de la ville peut engager la voix poétique dans une position de surplomb, donnant à certains poèmes un ton condamnatore et quelque peu moralisateur.
- 3 Le plus souvent, cependant, la voix poétique se place à l'intérieur et à la même hauteur que la ville : elle se reconnaît comme étant une partie d'un tout dont elle ne peut s'extraire, ni historiquement, "Pertenezco a una era fugitiva, mundo que se desploma

ante mis ojos”², ni géographiquement “No lanzo cargos / desde ninguna altura pues yo también / soy parte y soy producto de la cloaca.”³

- 4 José Emilio Pacheco représente la ville d’abord de manière fragmentaire, depuis une perspective mythico-historique (*El reposo del fuego* [1963-1964], México, FCE, 1966) avant de lui consacrer des poèmes faisant surgir des problématiques davantage historiques et sociales (*No me preguntes cómo pasa el tiempo* [1964-1968], México, Joaquín Mortiz, 1969 ; *Irás y no volverás* [1969-1972], México, FCE, 1973 ; *Islas a la deriva* [1973-1975], México, Siglo XXI Ed., 1976 ; *Desde entonces* [1975-1978], México, Era, 1980, *Los trabajos del mar* [1979-1982], México, Era, 1983) puis de lui consacrer un recueil élégiaque (*Miro la tierra* [1983-1986], México, Era, 1986) au lendemain du tremblement de terre du 19 septembre 1985⁴. Si les derniers recueils, *Como la lluvia* notamment (México, Era, 2009), font preuve d’une compréhension toujours aussi profonde de la ville et des « rituels du chaos »⁵, ils le font sur un ton qui semble plus apaisé : dans certains textes poétiques la morale écologique qui naissait de l’observation, de l’analyse et du constat amer de la destruction – naturellement pessimiste –, laisse place peu à peu à la recherche de ce que nous pourrions appeler une éthique environnementale.
- 5 Dans les pages qui suivent, nous proposerons un survol de la Mexico pachéquienne au travers des différentes villes poétiques érigées par l’auteur : la ville palimpsestique de la destruction-régénération d’abord, la ville-monstre, capitale du désastre ensuite et, enfin, la ville-habitat, celle qui, malgré tout, continue d’abriter la vie.
- 6 L’image centrale de cette enquête à travers la Mexico littéraire de Pacheco sera celle de la ruine. À la fois agent de la destruction et trace de ce qu’il en reste, la ruine est présente partout dans les textes d’un poète “temporalista” comme notre auteur. Ici, plus que comme dégradation naturelle des choses, la ruine sera comprise comme le résultat de l’incurie des hommes lors de leur interaction avec l’environnement urbain : la ville de Mexico, mégapole de près de vingt millions d’habitants est en effet considérée par Exequiel Excurra (qui occupa la fonction de directeur de l’Institut National d’Écologie du Mexique entre 2001 et 2005) comme “el paradigma del desastre urbano, el arquetipo de los crecientes problemas ambientales y sociales de las ciudades del tercer mundo”⁶.

« Nuestra herencia, una red de agujeros »⁷ : l’héritage de la destruction

- 7 La ville de Mexico apparaît dès la troisième partie de *El reposo del fuego*, le second ouvrage poétique de Pacheco. Elle y est évoquée au moyen de motifs symboliques empruntés au récit mythique de sa fondation. L’élément qui domine cette représentation est, bien sûr, l’élément aquatique. Mais tout comme les eaux de la lagune sur laquelle elle se fonde, douces certaines, saumâtres d’autres, la ville est décrite dans sa duplicité : la naissance de la cité contient en elle-même sa propre destruction.

Lago muerto en su féretro de piedra.
Sol de contradicción.
(Hubo dos aguas
y a la mitad una isla.
Enfrente un muro
a fin de que la sal no envenenara
nuestra laguna dulce en la que el mito
abre las alas todavía, devora

la serpiente metálica, nacida
 en las ruinas del águila. Su cuerpo
 vibra en el aire y recomienza siempre⁸.)

- 8 Les images qui construisent la ville dans ce poème condensent plusieurs temporalités. Sa fondation mythique, d'abord, où la vision de l'aigle enserrant le serpent rappelle le signe attendu par les *mexicas* pour l'établissement de la cité. Mais à cette vision encore ("todavía") existante, se superpose une autre, prophétie de l'âge actuel, où les deux éléments, aériens et terrestres, sont unis dans une lutte infinie et où la cité semble, dans un éternel recommencement, naître et re-naître de sa propre destruction.

([...] Si levanta
 un pedazo de tierra encuentra el lago,
 la sed de las montañas, el salitre
 que devora los años
 Y este lodo
 en que yacen las ruinas de la noble
 ciudad de Moctezuma.
 Y comerá también nuestros siniestros
 palacios de reflejos, muy lealmente,
 fiel a la destrucción que lo preserva.)⁹

- 9 Dans cette première approximation poétique de la ville de Mexico, Pacheco choisit d'aborder la ville depuis une perspective mythique. Même si le poème s'ancre dans un lieu et dans un temps historiques (la ville est nommée, ainsi que ses dirigeants) la destruction qui la caractérise est un signe ambigu, contradictoire, à la fois agent de la disparition d'un monde, et source de son renouvellement. Le sous-sol de Mexico continue d'avalier, périodiquement et parfois massivement, la ville qu'il supporte mais telle la déesse de la terre Coatlicue¹⁰ qui est à la fois « la mangeuse d'immondices » et la figure maternelle, la disparition va de pair avec la possibilité d'une nouvelle génération.
- 10 Lorsqu'il commence à dire la ville coloniale, cependant, cette temporalité cyclique est remplacée par une temporalité linéaire où ce qui est passé est soumis à une logique de la disparition. La perte, alors, se manifeste par le motif du *ubi sunt* :

¿Qué se hicieron
 tantos jardines, las embarcaciones
 anegadas de flores qué se hicieron ?
 ¿Qué se hicieron los ríos, las corrientes
 de la ciudad, sus ondas y rumores ?
 Los llenaron de mierda, los cubrieron
 por no estorbar el paso del carruaje
 de los eternos señores, la reciente,
 nobleza mexicana : ¿Qué se hicieron
 los bosques, los pinares y los sauces
 que otro tiempo poblaron la meseta,
 este cráter lunar donde se asienta
 la ciudad movediza, la fluctuante
 capital ya sin nosotros.¹¹

- 11 L'assèchement de la lagune, la construction des grandes demeures novo-hispaniques et la circulation des carrosses nous renvoient sans équivoque à la période coloniale et à la "ciudad de los palacios". Néanmoins, ces interrogations rhétoriques sur la dégradation de l'environnement ne sont pas seulement l'expression d'une lamentation et c'est la ville en tant que « forme d'organisation politique des sociétés » et « lieu d'exercice de pouvoirs »¹²

qui est visée : la “capital ya sin rostro” est cette ville qui, depuis bientôt cinq siècles est gouvernée aveuglément par “los señores”.

- 12 Parfois, la destruction n'est pas totale, et l'on peut alors lire dans les ruines les signes du passé. Et – puisque la ruine est la seule chose qui semble durer –, déchiffrer ce que l'on peut envisager comme une pré-vision, une forme d'anticipation de l'espace à venir, comme dans le poème « Casas del centro » :

Y los zaguanes huelen a humedad
Puertas desvencijadas
miran al patio en ruinas
Los muros
relatan sus historias indescifrables

Los peldaños de cantera se yerguen
a tal punto gastados que un paso más
podría ser el derrumbe

Entre la cal
bajo el salitre
el tezontle

Con este fuego congelado fue hecha
una ciudad que a su modo inerte
es también un producto de los volcanes

No hay chispas de herradura que enciendan
las baldosas ya cóncavas
Por dondequiera
autos manchas de aceite.

En el siglo XVIII fue un palacio esta casa
Hoy aposenta
a unas quince familias pobres
una tienda de ropa una imprentita,
un taller que restaura santos

Flota un olor a sopa de pasta
Las ruinas no son ruinas
El deterioro
es sólo de la piedra inconsolable
La gente llega
vive sufre se muere.
Pero vienen otros a ocupar su sitio

y la casa arruinada sigue viviendo.¹³

- 13 Il existe un principe, en sciences sociales, qui propose que tout système complexe (et la ville en est un) se réalise historiquement en suivant un tracé fixé par un ensemble de décisions, contrôlées ou non, et que ce tracé conditionne à son tour les décisions qui vont être prises pour demain : c'est la *path dependence*, la dépendance au chemin emprunté aussi appelée enchaînement historique. La lecture de la ville que nous propose Pacheco semble indiquer que le chemin emprunté est celui de la destruction et de la ruine. Gonzalo Celorio, dans sa chronique *Mexico, ville de papier* partage cette idée : « Plus encore que le temps qui la transforme et la corrompt, plus que la nature qui l'enfoncé, l'inonde et

la fait trembler, l'incurie des hommes a détruit systématiquement la ville édifiée par leurs aînés. »¹⁴

- 14 Depuis son entrée dans le monde occidental comme capitale de la Nouvelle Espagne, le processus de construction de la ville de Mexico repose sur une forme d'autodestruction. Les pierres de la Tenochtitlán préhispanique sont utilisées pour bâtir les fondations des maisons coloniales, celles-ci sont détruites pour construire les premiers symboles nationaux, les édifices publics et, plus tard, lorsque se consolide le Mexique indépendant, les avenues assez larges pour accueillir le tramway et autres instruments de la modernité. Dans la seconde moitié du ^{xx}e siècle, certaines de ces avenues (et grand nombre des rivières qui traversaient la ville) sont à leur tour rasées ou asséchées pour être recouvertes par les énormes axes routiers visant à dégorger la ville débordée par un exode rural massif et continu. À cette image de la ville-palimpseste en permanence détruite (par la nature ou par l'homme), en permanence reconstruite, se superpose la forme de la ville actuelle, la forme de l'informe.

La ville informe de la “edad de plástico”

- 15 La longue histoire des villes en fait un lieu de mémoire (« une empreinte cognitive collective dont on peut recenser les manifestations matérielles et symboliques »¹⁵, nous explique Denise Pumain) et c'est dans la morphologie urbaine qu'est préservée cette mémoire. En effet, la forme de la ville rend compte de la trace des intentions, des échecs, des réussites du passé (bâtiments anciens, monuments « historiques », tracé des routes), mais aussi de ce que l'histoire officielle décide de commémorer et de conserver comme élément de lecture. Italo Calvino, dans *Les cités invisibles*, rend compte de cette inscription du passé dans la forme de la ville :

[...] la ville ne dit pas son passé, elle le contient comme les lignes d'une main, écrit au coin des rues, aux grilles des fenêtres, sur les rampes des escaliers, sur les paratonnerres, sur la hampe des drapeaux, chaque segment étant lui-même creusé de coups de griffes, d'entailles, d'incisions, de virgules.¹⁶

- 16 La cité de Mexico-Tenochtitlan fut une cité dont la forme était contenue par les contraintes physiques : d'une part les lacs et lagunes qui l'entouraient et en faisait une ville-île, avec ces canaux (les “calles de agua”), ses ponts et ses jardins flottants (“chinampas”), d'autre part les montagnes qui l'encerclaient : l'Iztaccíhuatl, l'Ajusco et le volcan Popocatepetl. L'histoire de la ville a commencé avec la lutte contre ces contraintes naturelles : le lac a été asséché, les forêts défrichées. Aujourd'hui encore cette bataille continue, et les reliefs environnants sont peu à peu dévorés par la conurbation. La ruine ne touche pas seulement la culture et le passé, elle s'étend aussi au milieu naturel qui l'entoure. Serge Gruzinski, qui dans son *Histoire de Mexico* donne pourtant une vision plutôt positive de cette ville qu'il comprend comme un lieu de cohabitation des traditions et des cultures, ne peut s'empêcher d'affirmer, dans un exercice de condensation de l'histoire de la ville que

depuis ses origines, Mexico-Tenochtitlán vit de la ruine de son environnement. L'exploitation des bois et des lacs avant la conquête espagnole, l'assèchement de son milieu lacustre et le cloaque urbain à l'époque coloniale, l'urbanisation sauvage de la fin du ^{xix}e siècle, la croissance chaotique du ^{xx}e siècle donnent à penser que pour exister cette ville doit sacrifier son milieu naturel, fût-ce l'atmosphère qui l'entoure et la vivifie.¹⁷

- 17 Alimentée par l'exode rural et la croissante industrialisation du pays, l'accélération du processus d'urbanisation a commencé à partir des années 40 du siècle dernier : en un demi-siècle, la ville est passée de 1,65 millions d'habitants à plus de 18 millions (selon un recensement de 1997). En dépit de plans d'urbanismes motivés par les impératifs de cette modernité croissante, la ville est bientôt débordée. L'afflux toujours plus important de populations fuyant la misère et l'absence de prise en compte de ce phénomène dans la politique urbaine modifient drastiquement la forme et la taille de la ville. Pacheco, né en 1939, assiste à l'explosion démographique et à l'élargissement massif de la ville : se construisent en marge de celle-ci des habitations précaires que l'on espère temporaires et qui durent sans pour autant n'être jamais finies. Cette croissance urbaine démesurée et anarchique n'est pas que le fait des populations pauvres ou de la petite classe moyenne. Certes, ce sont majoritairement des habitats informels, c'est-à-dire construits en dehors des conditions d'occupation légales, qui s'étendent à perte de vue et remontent le long des reliefs¹⁸, mais il ne faut pas oublier l'existence de certains « ghettos de riches » cherchant la verdure et un air moins pollué sur les hauteurs de la ville. L'expansion de la ville a bien évidemment un impact considérable sur la vie des habitants, l'habitat et l'environnement. Cependant, son impact premier, le plus évident, le plus visible concerne la forme de la ville :

México : vista aérea
 Desde el avión ¿qué observas ? Sólo costras,
 pesadas cicatrices de un desastre.
 Sólo montañas de aridez, arrugas
 de una tierra antiquísima, volcanes.

Muerta hoguera, tu tierra es de ceniza.
 Monumentos que el tiempo erigió al mundo,
 mausoleos, sepulcros naturales.
 Cordilleras y sierras nos separan.
 Somos una isla entre la sed, y el polvo
 reina sobre el encono y el estrago.

Sin embargo, la tierra permanece
 y todo lo demás pasa, se extingue.
 Se vuelve arena para el gran desierto¹⁹.

- 18 Les zones d'urbanisation ont grimpé le long des collines et des montagnes jusqu'à ce que la forme de la ville soit devenue l'informe : impossible de l'embrasser de la vue, d'en déterminer les contours. Parce qu'elle s'écarte des normes habituelles, qu'elle souffre d'un gigantisme terreux, la ville est décrite par Pacheco dans le poème "Alta traición" comme "deshecha, gris, monstruosa"²⁰ et elle est désignée par ses habitants même comme "el monstruo". Le monstre : nom qui réunit le caractère prodigieux suscité par la taille excessive et l'aspect contre-nature, repoussant, abominable presque, de la mégalopole.
- 19 Rubén Gallo, quant à lui, souligne : « La ville d'aujourd'hui est un monstre, une catastrophe urbaine, un cauchemar postmoderne. Dans ce monde apocalyptique, bon nombre des célèbres chroniques du passé - comme celle où Humboldt décrit Mexico comme « la plus limpide région de l'air » - font aujourd'hui figure de cruelles plaisanteries pour les habitants de la capitale. »²¹
- 20 Les successives métamorphoses de la ville atteignent un point de non-retour dans les années 1970²² : l'urbanisation est à son comble, le chemin emprunté conduit à la ségrégation urbaine, qu'elle soit subie (paupérisation de certains quartiers du centre-

ville, et de la conurbation), ou choisie (dans les « communautés fermées »²³, par exemple), causant la progressive disparition de l'espace public et du vivre ensemble, sans mentionner les lourdes conséquences que l'absence de politique d'urbanisation a sur l'environnement²⁴.

- 21 Le recueil *Los trabajos del mar*, publié en 1983, est sans doute le recueil au ton le plus alarmiste. La ville n'est plus perçue dans sa dimension mythologique, comme signe contradictoire de la destruction qui porte en elle son renouveau, ou à travers son caractère palimpsestique qui laisse deviner dans le paysage les vestiges de ses physionomies antérieures. Elle est montrée sous son jour le plus sombre et prend la forme de la catastrophe : “malpaís”, “capital de la muerte”(dans le poème “Malpaís”), “innoble y letal colonia / penitenciaria / que hasta hace poco llamamos / Ciudad de México” (dans le poème « Paseo de la Reforma”), “isla de asfixia / rodeada de miseria por todas partes” ou “inmensa zona de desastre” (dans le poème “Para Efraín Huerta”).
- 22 Denise Pumain signale que « [...] la forme de la ville est une forme qui laisse son empreinte dans l'imaginaire et la mémoire, la forme urbaine est ce moule qui fait de la ville un lieu de formation pour les êtres. »²⁵ Quelle formation pour ses habitants si en quelques décennies la forme de Mexico est devenue l'informe : en effet, la superficie de la tache urbaine (“mancha urbana”) a été multipliée par 7,5 en cinquante ans (de 206 km² en 1950, elle est passée à 1 563 km² en l'an 2000).
- 23 Les désignations populaires renvoient à l'aspect général de la ville (nommée, nous l'avons vu, “el monstruo”) ou de ses quartiers (Iztapalapa devient “Iztapalacra”, Coyoacán devient “Hoyoacán”) mais également aux problèmes fonctionnels et environnementaux qui en découlent : le District Federal, le “Defe”, est bien souvent renommé le “defectuoso”. Pacheco, quant à lui, dépeint la ville comme un lieu de mort plus qu'un lieu de vie : ses images expriment sa condamnation du désordre, du manque de contrôle, mais également son désarroi et son impuissance devant l'extrême difficulté de se libérer de cet enchaînement historique. À travers ce recueil, Pacheco sonne le glas de la ville « entendue comme espace de libre circulation, de rencontre et de cohabitation pacifique entre sujets porteurs de différences sociales, culturelles et ethniques »²⁶.

Les traces d'une éthique environnementale

- 24 Quelle que soit la perspective adoptée, les poèmes que Pacheco consacre à la ville renvoient toujours à l'expression de sa préoccupation pour une écologie urbaine. La ville y est entendue comme un habitat, dans ses rapports avec son environnement immédiat, dans les interactions qu'elle entretient avec la nature et, bien souvent, à travers les pressions qu'elle exerce sur celle-ci.
- 25 Pacheco, témoin des transformations qu'a connues la ville pendant la deuxième moitié du xx^e siècle, pose sur celle-ci dans son dernier recueil (*Como la lluvia*, 2009) un regard qui semble plus apaisé. Même si la voix poétique continue de porter une vision critique sur l'enchaînement historique qui aujourd'hui attache la ville aux exigences politico-économiques d'un monde globalisé, elle ne semble plus meurtrie par la disparition ou par la difformité :

Ciudad de México
Paso por el lugar que ya no está,
Me abandono a lo efímero, me voy
Con las piedras que adónde se habrán ido²⁷.

- 26 La voix poétique semble se rapprocher du paysage urbain qu'elle traverse : tous deux sont les produits du transitoire. Le constat de la disparition ne donne plus lieu à une interrogation : les transformations de la ville l'entraînent et rythment ses propres mutations. La nostalgie n'a plus lieu d'être ici, "También en la memoria / las ruinas dejan sitio a nuevas ruinas." (Tacubaya, 1949, dans *Irás y no volverás*, 1973). Seuls les volcans qui entourent la ville ont le privilège de l'immobilité, de l'immortalité : "Ni mundo ni arte se conciben sin cambios y movimientos, muertes y resurrecciones. La historia no se detiene : todo instante es transición."
- 27 Dans ce dernier recueil, le poète s'affranchit du sentiment de nostalgie provoqué par la conscience de la disparition, même s'il continue de ressentir pour la ville un "amor desolado", même s'il s'étonne encore de tout ce qu'il a vu s'éteindre. Dans un entretien accordé à Hernán Bravo Varela, en juillet 2009, il précise :
- Es increíble todo lo que he visto desaparecer, por ejemplo la ciudad de México. Me alegra que muchos jóvenes rechacen la piedra funeraria que me oprimió por muchos años: la de ser un escritor "nostálgico". La nostalgia es la invención de un pasado falso. A ella se opone la mirada crítica. Estoy en contra de la idealización de lo vivido pero totalmente a favor de la memoria.²⁸
- 28 Cependant, la survie de la ville et de ses habitants est un problème urgent. Face au désordre, aux risques et aux nuisances, face à l'imminence de la prochaine grande catastrophe (elle s'est déjà produite, et peut se produire encore), Pacheco rejette la vision anthropocentriste et déplore qu'elle fasse figure de vérité absolue : "Creer que todo empezó con nosotros, por nosotros, y terminará cuando acabemos, me parece *l'illusion comique* de las generaciones. *L'illusion comique* a la postre se convierte en tragedia."²⁹ Non seulement cette posture est intenable, mais en plus elle s'avère dangereuse.
- 29 C'est pourquoi, dans le poème "Incomunicable", la voix poétique tente, en vain d'établir "contacto / Con esta mayoría inmensa / Del mundo real que no sólo es nuestro." et déplore qu'on ne puisse dialoguer avec "la parte que no es humana". Pourtant, il nous semble que c'est ce qu'il fait lorsqu'il observe un brin d'herbe qui pousse au milieu du trottoir.

En la acera
Fulgor del mundo en esta pobre hierba
Brotada de la calle en las ranuras
De la acera en pedazos.

Mal proyecto
Andar los desniveles de una ciudad
Hendida por fragores subterráneos.

Aquí no puede hablarse de tierra firme.
Somos los habitantes de una isla
Rodeada de temblores por todas partes.

Quedan las ruinas del desastre aquel.
Siguen intactas, son el monumento
Al estrago que fue y será mañana.

La muerte acecha siempre,
El deterioro
Reina todos los días
Marca y signo

De la ciudad en que nada permanece.

Sólo esta hierba ínfima,
Esta cumbre
Pisoteada, irrisoria, casi muerta
De sed cuando no hay lluvia.

A fuerza de endeblez
La hierba dura
Como señal del triunfo de la vida.³⁰

30 Le poète abandonne le regard surplombant avec lequel il tentait de couvrir parfois la ville-monstre et s'approche de l'infime. Tous les éléments constitutifs de sa ville littéraire sont là : les fracas souterrains de « l'île » frappée par les séismes, où les dénivelés des rues des quartiers grimpant sur les collines renvoient aux inégalités sociales, et où le seul signe de permanence est celui que nous laissent les ruines. Cependant, au milieu du désastre, au centre du poème, au cœur de ce portrait de la ville, le minuscule, non humain, éphémère brin d'herbe résiste.

31 Dans certains des poèmes de ce recueil, comme ici, la voix poétique rompt avec l'anthropocentrisme afin de prendre en considération le monde non humain. Alors que précédemment, cette prise en compte se faisait, paradoxalement, à travers l'absence et la disparition (des lacs, des montagnes, des forêts) ne dessinant la ville qu'à travers les ravages de l'homme, le dernier recueil étend « les frontières de la communauté au vivant », à ce vivant qui est présent, et qui mérite, lui aussi, une prise en considération éthique :

Une éthique environnementale renvoie donc, dans notre esprit, en tout premier lieu, aux règles susceptibles d'affecter l'usage que les autres êtres humains peuvent avoir de l'environnement. En second lieu, une éthique environnementale renvoie aux règles d'allocation qui affectent sur le long terme la santé de la biosphère considérée comme unité organique en fonctionnement. Toutefois, une éthique environnementale ne se réduit pas à ces règles : elle embrasse aussi les idéaux, les valeurs et les principes qui constituent une vision du monde rationnelle portant sur la relation que l'espèce humaine soutient avec la nature.³¹

32 Dans ses définitions traditionnelles, la ville doit répondre à quatre critères essentiels : démographiquement, la ville présente la concentration d'une certaine quantité de population ; d'un point de vue urbanistique, elle implique une certaine densité physique ; économiquement, elle rassemble des activités non liées à la production agricole ; culturellement, ses habitants adoptent des modes de vie distincts de celui des zones rurales³². Dans la représentation poétique que Pacheco donne de la ville de Mexico, d'autres principes caractérisent cet espace urbain. Dans son rapport au temps, la ville de Mexico est le lieu du transitoire. Encore plus que le Paris de Baudelaire – on se rappelle les fameux vers du poème « Le cygne » : « La forme d'une ville change plus vite, hélas !, que le cœur d'un mortel » –, la Mexico de la seconde moitié du xx^e siècle est le lieu de l'impermanence et du précaire. Dans sa physionomie, elle est déterminée par l'informe et le débordement, dans ses limites autant que dans son tracé. Dans son organisation politique et sociale, c'est la dimension chaotique qui semble s'imposer, du fait d'une croissance démographique non intégrée et non pensée (certains chercheurs parlent d'« urbanisation sans ville »). Ces trois principes ont en commun dans l'œuvre poétique pachéquienne l'image de la ruine, qui est autant la trace du palimpseste architectural que le signe de la dégradation de l'environnement et du vivre-ensemble.

- 33 Mexico D.F., “el punto ciego de Dios”, est la ville que José Emilio Pacheco a parcourue, examinée, pensée, lue, étudiée, qu’il a subie non sans douleur et qu’il a écrite pendant près d’un demi-siècle : chants de célébration, de colère, de lamentation et de timide espoir. Cette ville qui est la sienne “por derecho / de nacimiento y crecimiento, odio y amor”, l’auteur sait qu’elle ne lui appartient pas, puisque “que nada es de nadie”. Il la regarde de tout son amour désolé, conscient que c’est justement son occupation et son appropriation non pensée par l’homme qui en a fait une zone de désastre. Conscient également que la nostalgie, aiguillon de tant de poèmes sur la ville palimpseste, ne suffit plus pour dire la vie d’une ville qui n’en finit pas de disparaître et qu’il est urgent de penser depuis une éthique environnementale, où l’habitat est entendu comme « l’ensemble des règles et des pratiques qui relient une société à son territoire, et qui encadrent les modalités de la production et de la mise en relation des fonctions permettant la résidence »³³.

NOTES

1. Elena Poniatowska, « José Emilio Pacheco: naufragio en el desierto », in Hugo J. Verani, *La hoguera y el viento. José Emilio Pacheco ante la crítica*, México, Era/UNAM, 1993, p. 19-20.
2. José Emilio Pacheco, *No me preguntes cómo pasa el tiempo [1964-1968]*, México, Joaquín Mortiz, 1969, p. 11. Dans cet article, toutes les citations tirées de l’œuvre poétique de José Emilio Pacheco proviennent des éditions originales, même si l’auteur a pu réécrire ses textes à l’occasion de rééditions ultérieures.
3. José Emilio Pacheco, *Los trabajos del mar [1979-1982]*, México, Era, 1983, p. 77.
4. Ce jour-là, un tremblement de terre de magnitude 8,1 a ravagé pendant deux minutes les sols instables de la capitale : on a déploré plus de 10 000 morts et 50 000 blessés. *Miro la tierra*, publié en 1986, présente une première section intitulée “Las ruinas de México (elegía del retorno)” où le poète, absent au moment du séisme, raconte l’expérience de son retour dans la ville dévastée, quelques jours plus tard.
5. Carlos Monsiváis, *Los rituales del caos*, México, Era, 1995.
6. Exequiel Ezcurra et al., *The Basin of Mexico: Critical Environmental Issues and Sustainability*, New York, United Nation University, cité par Niall Binns, “Los indicios del fin: la poesía ecologista de José Emilio Pacheco”, *Literatura y Lingüística*, 2001, n°13, p. 143.
7. Ce vers, qui revient dans plusieurs textes de différents recueils, apparaît pour la première fois dans le poème “Manuscrito de Tlatelolco (2 de octubre de 1968)” du livre *No me preguntes cómo pasa el tiempo* (1969). Il s’agit d’un vers extrait des *Cantares Mexicanos* compilés par Ángel-María Garibay et Miguel León-Portilla dans *Visión de los vencidos* (1959).
8. José Emilio, *El reposo del fuego*, FCE, 1966, p. 53.
9. *Id.*, p. 54-55.
10. Coatlicue (« celle à la jupe de serpents », en nahuatl) est dans la mythologie aztèque une divinité de la Terre, considérée comme la mère des dieux. La statue monumentale de la déesse conservée au Musée d’Anthropologie de la ville de Mexico est décrite par l’archéologue Alfonso Caso de la façon suivante : « Elle porte une jupe formée par des serpents entrelacés, comme son nom l’indique, maintenue par un autre serpent en guise de ceinture. Un collier de mains et de cœurs se terminant en un crâne humain cache en partie la poitrine de la déesse. Ses pieds et ses

maines sont armés de griffes, car c'est la divinité insatiable qui s'alimente des cadavres des hommes ; c'est pour cela qu'elle s'appelle aussi "la mangeuse d'immondices". Mais ses seins pendent, épuisés, car elle a allaité les dieux et les hommes, puisqu'ils sont tous ses fils et c'est pourquoi on l'appelle "notre mère", Tonantzin, Teteoinan, "la mère des dieux", et Toci, "notre grand-mère". De sa tête coupée jaillissent deux flots de sang en forme de serpents représentés de profil qui, en joignant leurs gueules, forment un visage fantastique. Dans son dos, pend l'ornement en lanières de cuirs rouges se terminant par des escargots, attribut habituel des dieux de la Terre. » Alfonso Caso, *El pueblo del sol*, Mexico, FCE, 1962, p. 72-73. Nous traduisons.

11. José Emilio Pacheco, *El reposo del fuego*, op. cit., p. 61-62.

12. Denise Pumain, « Les villes et le paradigme de la complexité », in Antonio Da Cunha et Laurent Matthey, *La ville et l'urbain : des savoirs émergents*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 2007, p. 37-38.

13. José Emilio Pacheco, *Islas a la deriva*, México, Siglo XXI Editores, p. 37-38.

14. Gonzalo Celorio, *Mexico, ville de papier. Chronique* [1997], tr. Marie-Ange Brillaud, Villelongue d'Aude, Atelier du Gué, 2001, p. 15.

15. Denise Pumain, Thierry Paquot et Richard Kleinschmager, *Dictionnaire La Ville et l'Urbain*, Paris, Anthropos-Economica, 2006, s.v. FORME.

16. Italo Calvino, *Les villes invisibles* [1972], tr. Jean Thibaudeau, Paris, Le Seuil, 1996, p. VI.

17. Serge Gruzinski, *Histoire de Mexico*, Paris, Fayard, 1996, p. 390.

18. Martha Schteingart et Clara Eugenia Salazar soulignent la "ocupación para usos urbanos de formaciones montañosas, de planicies y lomeríos al norte (falda de la Sierra de Guadalupe) y al sur (zona boscosa del Ajusco) de la ciudad que antes (hace treinta años) servían de reserva natural para la ciudad" (in Martha Schteingart et María Eugenia Salazar, *Expansión urbana, sociedad y ambiente*, México, El Colegio de México, 2005, p. 20).

19. José Emilio Pacheco, *Islas a la deriva*, op. cit., p. 39.

20. José Emilio Pacheco, *No me preguntes cómo pasa el tiempo*, op. cit., p. 28.

21. Rubén Gallo (comp.), *Mexico. Chroniques littéraires d'une mégalopole baroque*, tr. Svetlana Doubin, Autrement, Paris, 2007, p. 8. Rubén Gallo prend l'année 1968 comme double repère : moment où le PRI apparaît comme une force répressive sanglante, et moment où la ville devient invivable : « Entre les années 1950 et 1960, la population de la ville connut une croissance exponentielle. Elle passa de 1,5 million d'habitants en 1940 à près de 5 millions en 1960, et bon nombre de Mexicains virent cette explosion démographique comme un signe de modernité. Ce fut autour de 1968, après plus de deux décennies de croissance effrénée, que la soif de modernité dégénéra en cauchemar urbain et que les autorités de la ville, atterrées, se lancèrent dans la construction offensive d'axes de circulation et autres travaux publics qui changèrent à jamais sa physionomie. » (p. 34).

22. Pacheco, dans une interview, fait de la fin des années 1970 le moment d'une nouvelle mort de la ville : "Tal vez para escribir ese libro [*Las batallas en el desierto*, 1981] fue necesaria otra de las muchas muertes de la ciudad de México: la apertura en 1977-1978 de los llamados 'ejes viales' que no sirvieron sino para enriquecer aún más a los ladrones en aras de la codicia han hecho de verdad inhabitable este lugar." Cité par Hernán Bravo Varela dans "Nuevo elogio de la fugacidad. Una conversación con José Emilio Pacheco", in *Letras Libres*, 2009, n° 94 (revue en ligne, <http://www.letraslibres.com/mexico-espana/nuevo-elogio-la-fugacidad-una-conversacion-jose-emilio-pacheco>).

23. Les communautés fermées renvoient à une « forme de lotissement clos, souvent de grande dimension, parfois pourvu d'activités de services réservés aux résidents, parfois assorti de systèmes de surveillance plus ou moins contraignants. » L'auteur précise qu'au Mexique les "barrios privados y cerrados" sont des quartiers fermés à partir d'une rue barrée, souvent sans statut légal, conséquences de la privatisation sauvage de l'espace public, souvent pour des motifs sécuritaires (in Denise Pumain et al., op. cit., s. v. COMMUNAUTÉ FERMÉE).

24. La pollution des sols, des eaux et de l'air, en premier lieu, mais aussi les glissements de terrains, affaissements, "socavones", inondations accentuées par le ruissellement dû à la déforestation et à l'assèchement des nappes phréatiques.
25. Denise Pumain *et al.*, *op. cit.*, s. v. FORME.
26. *Ibid.*, s. v. VILLE.
27. José Emilio Pacheco, *Como la lluvia*, México, Era/El Colegio Nacional, 2009, p. 93.
28. Hernán Bravo Varela, *art. cit.*
29. José Emilio Pacheco, *Narradores ante el público. Vol. 1*, México, Joaquín Mortiz, 1966, p. 245.
30. José Emilio Pacheco, *Como la lluvia*, *op. cit.*, p. 165.
31. Bryan Norton, « L'éthique environnementale et l'anthropocentrisme faible », in Hicham-Stéphane Afeissa (comp.), *Éthique de l'environnement. Nature, valeur, respect*, Paris, Vrin, 2007, p. 281 (cité par Thierry Paquot, « Pour une éthique de l'environnement urbain. Prolégomènes », *Les ateliers de l'éthique / The Ethics Forum*, vol. 7, n° 3, 2012, p. 81-88).
32. D'après Daniel Hiernaux, "Pensar la ciudad: la dimensión ontológica de lo urbano", *LiminaR. Estudios sociales y humanísticos*, 2006, vol. IV, n°2, p. 7-17.
33. Denise Pumain *et al.*, *op. cit.*, s. v. HABITAT.

RÉSUMÉS

La ville de Mexico est la scène chaotique dont le mexicain José Emilio Pacheco (1939-2014) a fait la chronique pendant près d'un demi-siècle. José Emilio Pacheco l'écrit et la décrit d'abord de manière fragmentaire et dans une perspective mythico-historique, avant d'adopter une vision davantage critique faisant surgir des problématiques environnementales et sociales, puis de lui consacrer un recueil élégiaque après le tremblement de terre de 1985. C'est à partir des images de la ruine (des constructions humaines mais également des ressources naturelles) que nous entreprendrons une réflexion sur la représentation poétique de la « dépendance au chemin emprunté », des « malformations » héritées d'un rapport non pensé de l'humain au milieu dans lequel il vit.

La ciudad de México es el escenario caótico del que el mexicano José Emilio Pacheco (1939-2014) ha escrito la crónica durante medio siglo. José Emilio Pacheco lo escribe y lo describe primero de forma fragmentaria, desde una perspectiva mítico-histórica, antes de adoptar una mirada crítica, orientada hacia problemáticas ambientales y sociales, hasta el poemario elegíaco que le dedica a la capital después del terremoto de 1985. En el presente trabajo, las imágenes de la ruina (tanto la de las construcciones humanas como de los recursos naturales) nos servirán para proponer una reflexión sobre la representación poética de la "dependencia al camino", de las "malformaciones" heredadas de una relación no pensada entre el ser humano y su entorno.

INDEX

Palabras claves : Pacheco (José Emilio), México, poesía, medio ambiente, ética

Mots-clés : Pacheco (José Emilio), Mexico, poésie, environnement, éthique

AUTEUR

ANNE GARCIA

Université de Paris-Est Créteil, IMAGER